UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

LE SENTIMENT RELIGIEUX.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 22 décembre 1862, à 3 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

ACHILLE CARON,

D'ARGICOURT (AISNE.)

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS,

1862.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552714_0101

A LA MÉMOIBE BÉNIE DE MA MÈRE.

A MON PÈRE.

A MESSIEURS VALLOTTAN ET BOISSONNAS.

Reconnaissancé.

A. CARON.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻.
RICHARD.
FRITZ.
JUNG ✻.
REUSS ✻.
SCHMIDT.
} Professeurs de la Faculté.

M. SCHMIDT, Président de la soutenance.

MM. SCHMIDT,
BRUCH,
RICHARD,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

QUELQUES RÉFLEXIONS

SUR

LE SENTIMENT RELIGIEUX.

INTRODUCTION.

Nous aurions été heureux de pouvoir traiter à fond la question du sentiment religieux; mais le temps et la science nous faisant également défaut, nous avons dû nous borner à exposer quelques réflexions sur l'origine, la nature et l'importance du sentiment religieux.

ORIGINE DU SENTIMENT RELIGIEUX.

Jeté mystérieusement dans une existence contingente, relative, l'homme n'a pour s'orienter d'abord que cette trace divine laissée en lui par le Créateur et que nous appelons la *conscience*. Cette conscience commence par se reconnaître elle-même, elle sait qu'elle est quelque chose, elle a la conviction qu'elle existe, que ce qu'elle sent est réel, qu'elle n'est pas le jouet d'une illusion. Elle se sent maîtresse dans le domaine que Dieu lui a départi, elle est jalouse de ce privilége, aussi ne reconnaît-elle à personne le droit de s'ingérer dans ses propres affaires. En présence de toute autre autorité que celle de Dieu

elle ne s'humiliera jamais ; elle sent que quand même le monde entier se liguerait pour l'attaquer et la subjuguer, elle resterait toujours inébranlable. Elle admettra dans son sanctuaire tout ce qu'elle voudra accepter et elle rejettera impitoyablement tout ce qui sera contraire à son immortel instinct.

Cette indépendance absolue de la conscience en face de tout ce qui n'est pas Dieu est ce qui constitue la grandeur et la noblesse de l'homme. Mais autant la conscience se sent indépendante vis-à-vis du monde, autant elle se sent dépendante vis-à-vis de Dieu. Elle comprend qu'elle doit tout à son créateur, que sans lui elle n'existerait pas et que de sa bonté infinie elle tient toutes les facultés dont elle est douée. Cette idée de dépendance à l'égard de Dieu, si profondément gravée dans la conscience, trouve son expression naturelle dans le sentiment religieux.

Le sentiment religieux est cette faculté (dans le sens de facultas) qui met en communication réciproque l'être fini avec l'être infini, la créature avec le créateur, l'homme avec Dieu. Ce sentiment religieux ainsi défini implique l'action directe de Dieu dans la vie de chaque individu, non pas une action générale s'accomplissant au moyen de telle ou telle loi déterminée, mais une action particulière pour chaque individu, une action directe, immédiate.

Au premier abord, on pourrait croire qu'en cela le sentiment religieux se trouve en contradiction avec l'une des données fondamentales de la philosophie, avec l'idée de l'immutabilité de Dieu. Cette contradiction existât-elle en réalité, qu'il s'agirait

encore de savoir lequel de la philosophie ou du sentiment religieux a raison. Mais la contradiction n'est qu'apparente; car lorsqu'on dit que Dieu est immuable, on indique par là que sa nature, son essence ne change pas, qu'elle n'est pas soumise aux modifications qu'apporte le temps. Mais on ne peut pas vouloir dire que Dieu soit un être sans vie, puisqu'il est la source de toute vie; or l'idée de vie nous révèle immédiatement l'idée d'activité, d'action, et cette activité, cette action chez Dieu étant infinie, doit nécessairement s'exercer sur l'homme. Un Dieu tout puissant, absolument libre et vivant, tel est en effet le Dieu que nous révèle la conscience. Il y a même plus. Un Dieu indifférent à tout ce qui se passe ici-bas, qui, se tenant dans une sphère inaccessible aux mortels, ne s'occuperait pas du sort de ses créatures, un Dieu semblable répugnerait singulièrement à notre conscience.

Mais, dira-t-on peut-être, il ne faut pas exagérer les choses. Dieu n'est pas précisément inaccessible aux mortels, au contraire, comme trait-d'union entre lui et le monde, il a établi les lois de la nature, au moyen desquelles il gouverne le monde physique et le monde spirituel. Si l'on veut, il se communique à l'homme dans un certain sens, il lui fait sentir son influence, mais toujours au moyen de lois générales, invariables, inflexibles.

Mais d'abord nous ne voyons pas trop la nécessité d'admettre l'existence de ces lois inflexibles d'après lesquelles Dieu devrait se diriger dans le gouvernement des intelligences, sur le terrain de la liberté. Ah! si Dieu n'avait pas la toute-puissance et la toute-

science, on concevrait qu'il eût dû mettre à son service des lois intellectuelles, générales, grandioses pour l'aider dans son administration, mais étant infini, étant tout puissant, étant partout présent, pourquoi n'agirait-il pas d'une manière directe, immédiate dans des milliers d'âmes à la fois? (car c'est précisément ce que réclame la conscience éclairée, un Dieu qui soit près de chacune de ses créatures intelligentes, un Dieu entendant, un Dieu répondant aux supplications de ceux qui cherchent en lui force et secours.)

Même pour les lois physiques, il nous semble qu'il y a un peu de confusion dans la signification qu'on peut donner au mot *loi*. Ce que l'on appelle loi n'est autre chose que la volonté de Dieu agissant d'une manière permanente et régulière dans la nature. L'homme a remarqué que certains phénomènes se produisent régulièrement, et pour la commodité et la clarté de la science, il a dit: cette régularité qu'on remarque dans l'action de Dieu, et qui est une abstraction, je vais lui donner le nom de *loi*. En ce sens on a parfaitement le droit de dire que Dieu gouverne le monde physique par des lois, pourvu qu'on se rappelle toujours que la loi ici signifie Dieu agissant régulièrement dans le monde physique et dans le monde intellectuel, en un mot, ne pas faire d'une pure abstraction quelque chose de concret. Du reste il y a plus, nous voulons même supposer que, pour gouverner quelque chose de passif, Dieu eût établi des lois invariables au moyen desquelles il gouvernerait plus facilement. Mais même en admettant cela, il nous semble que la phi-

losophie procéderait encore avec une incroyable légèreté et tomberait dans une grave erreur en transportant par analogie seulement ces lois inflexibles dans le domaine des intelligences, là où existe la liberté. Qu'on nous comprenne bien ; nous reconnaissons que dans le domaine des intelligences il puisse y avoir une certaine régularité dans la manière dont tout le monde pense. Dieu nous ayant donné à tous des facultés de même genre, il est naturel que dans notre manière de penser ou de raisonner nous nous ressemblions tous. Mais ce que nous refusons d'admettre, ce serait des lois existant indépendamment de l'homme et formant entre Dieu et les hommes une espèce d'instrument unique, par l'intermédiaire duquel Dieu agirait sur l'humanité en masse. Nous n'admettons entre Dieu et l'esprit de ses créatures aucun intermédiaire. Il est une règle dans tous les hommes : la loi morale ; mais elle est faite pour la gouverne de l'homme et pas du tout pour Dieu. Du reste, vouloir que Dieu créât des lois pour y conformer sa conduite, pour paralyser sa liberté absolue, ce serait placer Dieu au-dessous du niveau de l'homme, car lui, il réclame sa liberté.

Pour peu qu'on consulte sa conscience, on trouvera que ce qu'il faut à l'homme, c'est un Dieu absolument libre, n'étant entravé par rien du tout; un Dieu agissant selon sa pure volonté, comme il lui plaît, selon son bon plaisir.

Qu'on veuille mettre en doute l'existence réelle de cet être que réclame la conscience, libre à l'homme de le faire ; car il a la liberté de pouvoir nier Dieu,

s'il le veut, comme il peut, en fermant les yeux, ne pas voir la lumière.

Seulement on peut affirmer, sans craindre de se tromper, que si l'homme rejette ce Dieu personnel, il sera obligé de s'en forger un autre; il fera, pour y parvenir, des efforts inouïs; et, après de longues veilles et de fatigants travaux, il trouvera, comme tous ses prédécesseurs, le doute; et, ne pouvant pas rester dans ce doute, il ira plus loin encore, et il arrivera enfin à la déification de la matière et de ses forces, ou à la déification de soi-même. Ainsi, après avoir refusé un Dieu tel que le lui revèle sa conscience, sous prétexte qu'il serait trop obscur, il sera réduit à admettre un Dieu entièrement contraire aux données de cette conscience, car il faut à l'homme un Dieu quelconque.

NATURE DU SENTIMENT RELIGIEUX.

Ce sentiment religieux que nous trouvons perfectionné dans les nations modernes, grâce à l'influence du christianisme, a toujours existé, et il existera toujours dans tous les hommes. C'est lui qui pousse l'idolâtre à se prosterner devant son idole; c'est lui qui inspire l'Arabe errant, quand, à l'heure de la prière, il arrête son coursier rapide, met pied à terre, se tourne vers l'Orient et, baisant la poussière, implore le Dieu de ses pères. Depuis les formes les plus grossières de la supplication, jusquà l'adoration en esprit et en vérité; depuis les prières accompagnées de sacrifices humains, jusqu'à la sublime prière d'un Étienne intercédant pour ses bourreaux,

partout on retrouve le sentiment religieux. Jamais il ne peut être complétement absent du cœur de l'homme, car tous les événements de la vie nous rappellent que nous sommes dans une dépendance complète vis-à-vis d'un être supérieur, vis-à-vis de Dieu; et, comme nous l'avons fait remarquer tantôt, cette dépendance se manifeste par le sentiment religieux. Aussi l'homme, quelque sceptique qu'il veuille être, quelque incrédule qu'il cherche à paraître, quelques efforts qu'il fasse pour détruire le sentiment religieux, il n'y parviendra jamais. Il pourra parvenir à le rendre assez faible pour n'avoir pas sur sa vie une influence bien marquée; il pourra faire avec le sentiment religieux ce que des pervers ont fait avec la conscience morale, il pourra le paralyser, mais l'étouffer, jamais.

Qu'après avoir nié pendant de longues années l'existence du sentiment religieux, l'impie lui-même se trouve en face d'un danger imminent qui menace sa vie, il éprouvera en lui, involontairement peut-être, mais il éprouvera certainement un mouvement qui le porte à lever les yeux vers le ciel, pour demander à Dieu la délivrance et le salut. Sans pouvoir se rendre compte d'où lui vient cette conviction, il sait que Dieu est là, qu'il est témoin de son angoisse, qu'il en connaît la cause et le remède. C'est que le sentiment religieux est pour ainsi dire instinctif en nous; aussi dans la plupart des cas se manifeste-t-il spontanément sans aucune réflexion préalable, sans aucun effort de la volonté. Cette faculté est déposée au fond de notre être par le Créateur, elle existe indépendamment de tout système, de toute théorie.

Il n'est peut-être pas inutile de nous arrêter ici un instant pour entendre les récriminations qu'on adresse quelquefois au sentiment religieux.

«Voyez, dit-on, ce qu'a souvent produit le sentiment religieux que vous prônez tant. Jetez un coup d'œil sur l'histoire, et voyez les peuples anciens égorgeant des milliers de leurs frères; contemplez, pour votre édification, le sang versé, les bûchers allumés par le fanatisme, triste et épouvantable conséquence du sentiment religieux, et dites-nous si, après tant de crimes, tant d'abominables forfaits, il n'est pas bon de laisser de côté le sentiment religieux.»

Ces objections sont-elles sérieuses? prouvent-elles quelque chose contre le sentiment religieux? Nous ne le pensons pas.

Pas plus que toutes les autres facultés, déposées en nous par Dieu, le sentiment religieux ne peut échapper à l'influence de notre liberté et de notre volonté souvent mauvaise. Lorsque les peuples de l'antiquité faisaient précéder ou suivre leurs invocations de sacrifices humains, était-ce bien la faute du sentiment religieux? n'était-ce pas bien plutôt celle de leur péché et de cette ignorance grossière et volontaire dont parle saint Paul quand il dit que toutes leurs abominations sont venues parce qu'ayant connu Dieu ils ne l'ont point glorifié comme Dieu et ne lui ont point rendu grâces, parce qu'ils se sont égarés dans de vains raisonnements et que leur cœur destitué d'intelligence a été rempli de ténèbres (Rom. 1, 21)? Et quand dans le moyen âge les prétendus défenseurs de la religion du Christ faisaient couler à longs flots le sang des hérétiques,

était-ce bien le sentiment religieux qui les guidait? ou bien n'aurait-ce peut-être pas été la passion et la cupidité?

Et du reste, depuis quand, l'abus que l'homme méchant peut faire d'une chose pourrait-il détruire l'excellence de la chose elle-même? Quoi! parce que des hommes ambitieux et corrompus, n'écoutant ni la voix de la raison ni celle de la conscience, se sont masqués du sentiment religieux pour accomplir leurs forfaits, nous voudrions en rendre responsable le sentiment religieux lui-même? Ce serait monstrueux. Mais si l'on ne peut pas rendre le sentimeut religieux responsable des crimes commis en son nom, il est vrai de dire qu'il a été la source de dévouements sans bornes, de sacrifices presque surhumains. Que d'actions généreuses il a inspirées! que de grandeurs, que de noblesses il a enfantées! que de morts héroïques il a produites! Par quoi étaient poussés les premiers apôtres de la religion du Christ, si ce n'est par la force divine que leur communiquait ce sentiment religieux? Comme bientôt ils auraient déserté la cause sublime du crucifié, si jamais ils avaient pu croire que Dieu n'était pas témoin de leur dévouement! Par quoi étaient soutenus ces nombreux martyrs qui dans les premiers siècles de notre ère ont arrosé de leur généreux sang les germes féconds de notre divine religion? Qui pourrait s'imaginer que le sentiment religieux n'était pas ce qui animait Luther, quand au milieu de la diète de Worms il apparut au monde étonné plus grand que l'empereur lui-même? Par quoi étaient conduits nos pères, quand, fuyant les atroces

persécutions du grand roi, ils quittaient leur patrie pour aller jusqu'au bout du monde planter dans des régions inconnues le drapeau de l'Évangile? Chaque fois que l'homme unira le sentiment religieux à une raison éclairée et à une conscience droite, il sera capable de faire de grandes choses. L'homme est fort quand il se sent soutenu par Dieu.

La saine raison, lumière donnée par Dieu, préservera le sentiment religieux de tout écart. Que la raison conserve dignement sa place, nous le désirons, car chacune de nos facultés a son importance et son rôle à jouer dans notre vie. Si l'homme éprouve le besoin de se sentir soutenu directement par Dieu, il éprouve également le besoin de connaître, d'élargir de plus en plus le cercle de son savoir, et par conséquent : développer la faculté de la raison, se livrer à une étude approfondie des merveilles de la nature, sonder les problèmes épineux de la philosophie, cela est non-seulement permis, mais voulu de Dieu. Que la raison s'élance donc rapide et enthousiaste vers les régions les plus élevées de la science, qu'elle fouille l'histoire des siècles passés, qu'elle étudie, qu'elle approfondisse tous les systèmes philosophiques, moraux et religieux, que de découverte en découverte, de progrès en progrès, elle parvienne au faîte de la science humaine; mais quand la vaste science ne la fait aboutir qu'à l'incertain, quand derrière les limites de son savoir elle aperçoit le vide et le néant, quand le doute accablant semble être l'unique fruit de ses veilles et de son labeur, qu'alors au moins l'âme se rappelle qu'à côté de la raison elle a une base plus impor-

tante pour sa vie, plus sûre, plus solide, le sentiment religieux.

IMPORTANCE DU SENTIMENT RELIGIEUX.

L'influence du sentiment religieux sur la vie de l'homme est immense, car le sentiment religieux est à la base de toute religion. Si l'homme parvenait à se défaire complétement du sentiment religieux, la prière et tous les autres actes du culte disparaîtraient. Mais on a beau dire et beau faire, jamais l'homme ne pourra anéantir ce sentiment, pas plus qu'il ne peut s'anéantir lui-même. Toutefois, s'il ne peut l'anéantir, il peut le paralyser et le réduire au silence.

On rencontre parmi nos contemporains des esprits, distingués même, qui cherchent à faire le plus possible abstraction du sentiment religieux, par cette singulière considération qu'il y a dans ce sentiment quelque chose de mystique, quelque chose qui ne s'analyse pas, qui ne se prête pas à la systématisation; comme si tout ce qui est vie n'était pas dans ce cas.

Engoué des nombreux progrès opérés dans le monde physique depuis un bon nombre d'années, l'esprit humain a cru pouvoir rejeter tout ce qu'il ne pourrait pas saisir et analyser. On a donc voulu faire abstraction du sentiment religieux, d'autant plus que contre lui on avait un grief particulier, car on le croyait responsable du fanatisme et de la superstition. On n'a pas pu l'expulser complétement, mais on n'en a pas tenu compte, et sans écouter ses

réclamations, on a construit un système devenu célèbre et auquel a été donné le nom de *naturalisme*.

C'est ce système qui tue la vie religieuse de notre époque.

Ce système consiste à ne croire que ce qui est conforme aux lois de la nature.

Or comme ces lois, assez peu définies du reste, ne peuvent être déterminées que par la raison; ne croire que ce qui est conforme aux lois de la nature, revient à dire qu'avant de croire quelque chose il faut que la raison le saisisse, le comprenne, l'analyse, le compare aux lois de la nature telles qu'elle les a déterminées elle-même, et qu'après tout ce travail, elle ne l'admette que si la chose à admettre se trouve conforme au programme indiqué.

Nous nous demandons si un semblable système peut être sérieux!

Mais d'après ce principe je ne croirais plus à ma propre vie, car je ne la comprends pas, et par conséquent il m'est impossible de savoir si elle est, oui ou non, conforme aux lois de la nature. Comment peut-on oublier que tout ce qu'il y a de plus profond et de plus puissant dans l'âme ne s'analyse pas mais se fait sentir!

Ce système du naturalisme, logiquement suivi, conduit nécessairement l'homme au doute absolu avec ses conséquences morales. En effet, si je ne dois accepter pour vrai que les choses que je puis comprendre et analyser, je commencerai tout d'abord par ne pas croire à mon intelligence elle-même, car avec quoi pourrais-je l'étudier? Ma conscience m'affirme que mon intelligence existe réellement,

mais d'après le système que nous combattons, cela ne me suffit pas. Je rejette donc l'existence de ma raison.

Mais supposons même qu'on ne s'arrête pas à cette première contradiction, et qu'on admette pourtant, sans la comprendre, l'existence de cette intelligence, tout ne serait pas dit. Je suis en possession d'une raison; cette raison est active, car une raison inactive serait un non sens. Je vais donc employer cette raison à rechercher la vérité. Mais qui est-ce qui pourra m'assurer que ce que ma raison croira être la vérité et admettra comme tel, soit réellement la vérité? Qui m'assurera que ce que j'appelle vérité est autre chose qu'une impression subjective? Au contraire, tout tendra à me prouver que ce que je crois être la vérité peut fort bien être l'erreur. L'expérience me prouvera que sur cent philosophes qui ont étudié la question, il n'y en a pas deux qui soient complétement d'accord; tous trouvent des solutions différentes et souvent même tout à fait contradictoires. Je devrai donc me contenter d'une vérité que je saurai être purement subjective et par conséquent une illusion.

Le doute, telle est la fin inévitable du naturalisme philosophique.

On pourrait montrer aussi que comme la certitude philosophique, la morale disparaît complétement avec ce système, car pour avoir une morale réelle il faut une sanction parfaite, il faut qu'il existe quelqu'un qui connaisse, qui juge non-seulement les faits extérieurs, mais encore toutes les intentions, et ce quelqu'un, il faut nécessairement que ce soit un

Dieu qui n'ait pas confié son contrôle à telle ou telle loi imparfaite de la nature, mais qui soit lui-même présent; or ce Dieu, sanction suprême, ne peut être constaté que par la conscience religieuse, qui est la forme concrète du sentiment religieux; conscience que je sens, mais dont je ne puis prouver l'existence; et précisément puisque je ne puis pas prouver cette existence, disparaît l'autorité de la sanction et avec elle la morale tout entière.

Avec ce système s'affaiblit aussi singulièrement l'espérance de la vie future. Au bord du tombeau un tel système a peu de chose à dire.

Et en face du fait si mystérieux dans son origine, mais si palpable dans ses manifestations, en face de la souffrance et de la douleur, que peut-il rester au partisan du naturalisme, si ce n'est le désespoir?

Ce funeste système auquel on arrive si facilement dès qu'on oublie le sentiment religieux, est en opposition complète avec le christianisme.

Pour quiconque a lu la Bible, il est évident que les prophètes, que Jésus et les apôtres ont partout et toujours présupposé un Dieu se mettant en communication directe avec les hommes. Arriver à une union complète avec Dieu, voilà le but proposé à l'homme par le Christ. Une vie intime, une vie mystique cachée et alimentée directement par Dieu, voilà, d'après le christianisme, l'idéal de l'homme.

Il est facile de voir que cette vie échappe complétement à l'analyse, qu'elle est une réalité seulement pour la conscience religieuse. Celui donc qui prétend ne pas admettre de communication entre l'être infini et l'être fini entre Dieu et le cœur de l'homme,

celui-là ne comprendra jamais le véritable christianisme. Au lieu de le considérer comme une véritable révélation, il ne le prendra que comme un système de morale élaboré par des hommes plus ou moins distingués, et tout naturellement il fera disparaître d'un seul coup, sans examen peut-être, tous les faits miraculeux relatés dans les évangiles; il verra dans le christianisme un fait purement humain.

Bien des esprits s'imaginent que pour faire accepter les vérités chrétiennes à notre génération, il faut rendre le christianisme plus rationaliste, le mettre au niveau des théories humaines. Nous croyons qu'on se trompe grandement, car ce qui retient les hommes de notre siècle dans l'indifférence, c'est bien moins le mystérieux du christianisme qu'ils ignorent, que cette espèce de dédain qu'on affiche pour le sentiment religieux. Vouloir faire un christianisme qui cadre bien avec les systèmes modernes, ce serait enlever à la religion du Christ ce qui fera sa force éternelle, sa divinité.

Qu'on travaille à remettre en honneur le sentiment religieux, et quand l'homme se sentira en communication avec Dieu, quand il sentira sa responsabilité de tous les jours, de tous les instants, alors il apprendra à se connaître véritablement, il verra les ravages que le mal fait en lui et, poussé par le besoin de pardon, il tournera les regards vers l'évangile et il comprendra cette déclaration: Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son fils unique au monde, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle (Jean III, 16).

Si toutes les forces vives de notre génération s'alliaient au sentiment religieux, on verrait se produire dans la société tout entière des progrès bien autrement réels que n'en produisent toutes les théories d'un scepticisme énervant ou d'un panthéisme immoral.

Vu, le Président de la soutenance,
Strasbourg, le 9 décembre 1862.
SCHMIDT.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 11 décembre 1862.
Le Recteur, DELCASSO.